

pouvaient et devaient, en rejetant l'inspiration matérialiste, revêtir de cette forme parfaite et redevenue nouvelle l'idée régénérée par le christianisme, et mariant la vivacité gauloise à la précision latine et à l'élégance grecque, engendrer une langue claire, harmonieuse et forte.

C'a été l'honneur du siècle de Louis XIV de ne point faiblir à cette mission et de redonner au monde, qui l'admire encore, des antiques et mieux que des antiques, des antiques chrétiens.

Mais dans ce fruit exquis dont la Renaissance avait fait présent à la France de Villon et des trouvères, il y avait un suc vénéneux qu'une constitution robuste seule pouvait supporter sans danger. D'un autre côté le poison du rationaliste protestant ruinait précisément le tempérament chrétien de la vieille France. Le protestantisme tendit la main au paganisme; Luther, Calvin ramenèrent Epicure, et l'on eut le XVIIIe siècle: culte de la forme, sensualisme de l'idée.

Cette littérature voit aboutir une déclamation des conventionnels, et l'un de ses derniers poètes ne fut-il par Farbre d'Eglantine qui rimait des rondes champêtres avant d'entrer au comité du salut public?

Le dix-neuvième siècle s'ouvrit sur trois œuvres supérieures: *les Considérations sur la France, le Génie du christianisme, la Législation primitive*. C'étaient trois œuvres catholiques. La réaction se produisit. Mais quelque grande que fût l'influence de M. de

Maistre, de M. de Châteaubriand et de M. de Bonald, — et cette influence fut immense, — l'idée chrétienne ne devait pas cependant triompher complètement et régner seule sur la littérature. Ni le rationalisme, ni le sensualisme toujours ligués ensemble, n'avaient d'ésarmé. La lutte devait se prolonger non seulement pendant le premier Empire, qui fournit encore de si nombreuses recrues à l'armée du XVIIIe siècle, mais sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, et jusqu'à ce temps même, où nous retrouvons aux prises, avec des troupes fraîches, les deux principes éternellement ennemis.

Aussi, et bien qu'on ne puisse encore jeter qu'un coup d'œil incertain sur une époque qui n'est pas close, le XIXe siècle apparaît-il, en France, comme une immense arène où toutes les idées, tous les principes, religieux, philosophiques, politiques ou littéraires, se heurtent et se combattent. Époque extraordinairement féconde; chaos inextricable, d'où surgissent pourtant de brillantes individualités et qui, par l'avènement d'une restauration religieuse et sociale, deviendra peut être la préface d'un nouveau grand siècle, plus étonnant que le premier!

*
*
*

Le chroniqueur n'a point le droit d'empiéter sur le domaine de l'historien, il lui est défendu de regarder derrière soi. Quelque attrait qui m'y invite, je ne détournerai donc point la tête vers 1830 ou 1850; et je m'en tiendrai tout bonnement au présent.